

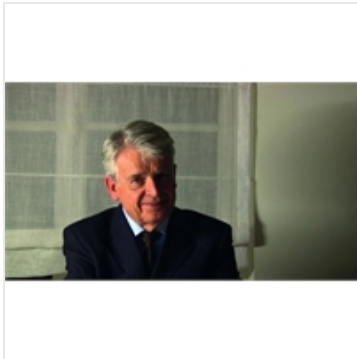


HOME > CULTURE >

A- A+

Alain Cavalier, entretien avec un filmeur

Par Stéphane Gobbo - Mis en ligne le 06.06.2012 à 13:14



Alain Cavalier possède l'une des filmographies les plus singulières du cinéma français. D'abord assistant de Louis Malle, il se fait connaître au début des années 60 avec *Un Combat dans l'île* et *L'Insoumis*. Il signe ensuite le polar *Mise à sac* (1967) et le drame *La Chamade* (1968), avant de s'éloigner du cinéma «traditionnel». En 1976, il revient avec *Le Plein de super*, un road-movie dans lequel la narration est en partie dictée par le vécu de ses acteurs. Depuis, il enchaîne des films extrêmement personnels, souvent expérimentaux, à l'image de *Thérèse*, qui en 1986 connaîtra une carrière extraordinaire (avec notamment un Prix du jury à Cannes, et un du meilleur film) pour une œuvre aussi radicale dans sa mise en scène, et évoquant de surcroît la vie d'une carmélite. Il y a quelques mois, peu après la sortie en salles du ludique *Pater*, dans lequel Cavalier s'amuse à jouer avec Vincent Lindon au président de la République et à son premier ministre, j'ai pu l'interviewer par téléphone à l'occasion de la sortie – chez Arte Editions - d'un double dvd réunissant *Un Combat dans l'île* (1961) et *Libera Me* (1993). Voici la retranscription de cet entretien resté inédit, que je vous propose au moment où le **City-Club** de Pully et les **Cinemas du Grütli**, à Genève, programment deux de ses films, *Irène* (2009) et *Pater* (2011), en marge de la projection de *L'Oiseau sans pattes*, premier long métrage documentaire de la Franco-Suisse Valérienne Poidevin, qui se présente comme une disciple du réalisateur français.

Vous semblez avoir toujours cherché à vous démarquer. Votre premier film, *Un Combat dans l'île*, est un polar formellement audacieux parlant de terrorisme...

Cela s'explique du fait qu'on était en 1961. La Deuxième Guerre mondiale s'était terminée il y a une quinzaine d'années seulement et on était encore dans quelque chose de dramatique puisque la Guerre d'Algérie coupait alors la France en deux, qu'on retrouvait les antagonismes qu'il y a avait eu entre l'Europe fasciste et l'Europe non fasciste.

Vous évoquez d'ailleurs dans le film, de manière à peine voilée, la Guerre d'Algérie, ce qui vous a valu des problèmes avec la censure...

A cause de l'ordre gaulliste, j'ai eu des problèmes avec mes deux premiers films. De Gaulle a fait beaucoup de choses pour la France mais nous, les cinéastes, on dépendait du ministère de l'information. Vous vous rendez compte: c'est ce ministère qui nous indiquait ce qu'il fallait couper! C'était vraiment limite...

Avez-vous d'une manière ou d'une autre été influencé par la Nouvelle Vague et le vent de liberté qu'elle a fait souffler?

Oui, car je fais partie de ces réalisateurs qui sont arrivés après une génération qui était très

technicienne, si je puis dire. Nous, nous sommes venus au cinéma comme on arrive à la littérature ou à la peinture, de manière directe. De même que les cinéastes actuels sont aidés par les caméras numériques, on l'était par la sensibilité de la pellicule, qui nous permettait de tourner quasiment sans lumière.

Qu'est-ce que l'arrivée du numérique a ensuite changé pour vous?

Le numérique a mis le cinéaste devant lui-même. Le numérique lui permet de filmer seul, ou de se trouver seul devant la personne filmée, d'où une conversation entre une solitude et une autre qui change tout. L'extraordinaire travail des ingénieurs pour proposer des petites caméras extrêmement maniables a permis aux cinéastes de dire je, d'être à la première personne. Avant, les caméras étaient lourdes, il fallait les mettre sur des trépieds. Vous n'aviez dès lors pas la possibilité de réagir immédiatement devant une émotion que la vie vous proposait. Le temps de téléphoner à Kodak pour avoir de la pellicule, de louer une caméra, d'engager un caméraman et un ingénieur du son, votre émotion était partie, comme la personne qu'il l'avait provoquée. Tandis qu'aujourd'hui, les caméras numériques vous permettent d'enregistrer immédiatement votre émotion; c'est un changement monumental. Plus rien ne s'oppose à ce qu'un cinéaste fasse un film seul, à moins qu'il ait besoin de choses un peu compliquées devant sa caméra.

Mais d'un autre côté, tout le monde peut avoir accès à ces caméras et se raconter, d'où l'abondance d'images en tous genres qui pullulent par exemple sur internet. Y a-t-il un danger à ce que tout le monde puisse se filmer?

Tout est dangereux. Ecrire, c'est dangereux. Filmer, c'est dangereux. Peindre, c'est dangereux. Commander un pays, c'est extrêmement dangereux... Effectivement, il y a une masse d'images. Mais si vous ne pouvez pas faire autrement que filmer, filmez, et c'est le destin qui se chargera de diffuser vos images ou non. Mais ce n'est pas ce qui compte. Ce qui compte, c'est résoudre votre équation personnelle, répondre à votre désir de filmer.

Qu'est-ce qui vous a poussé, après avoir signé deux films - Mise à sac et La Chamade - relativement commerciaux par rapport au reste de votre filmographie, à basculer vers un cinéma plus expérimental?

J'ai fait Mise à sac par amour du film noir américain, et La Chamade pour l'extraordinaire Catherine Deneuve. Puis j'ai mis tout cela à plat, car il y avait un danger venant de l'équation argent-liberté. J'ai tout passé au scanner et ai alors constaté qu'à moins de vouloir filmer la vie de Jules César, on pouvait descendre assez bas dans les budgets. Et plus les budgets descendent, plus votre liberté augmente.

Lorsque vous regardez vos premiers films et ceux que vous avez réalisés après ce tournant, avez-vous l'impression d'avoir mené deux carrières?

Non, car tous mes films partent d'une même curiosité sur le fonctionnement du cœur et de l'esprit humain. Que je fasse un film avec ou sans acteurs, en subjectif ou en objectif, à la première ou à la troisième personne, cette curiosité est à la base de tout. Si je fais des films, c'est pour garder des traces des émotions fortes que j'ai ressenties. Avant je les reconstituais, maintenant je les filme directement. C'est ce que j'ai fait avec Vincent Lindon sur Pater. On a filmé des choses au jour le jour, au moment même où elles nous interpellaient.

Pourquoi avez-vous à nouveau fait appel à un comédien connu pour Pater?

A mes débuts, j'ai tourné avec des acteurs connus avec lesquels je me suis bien entendu, comme Romy Schneider, Catherine Deneuve, Jean-Louis Trintignant ou Alain Delon. Je pensais que s'ils étaient si beaux à l'écran, c'est parce qu'ils représentaient ce que la race humaine pouvait avoir de pas trop mal... Ils étaient rassurants pour le spectateur. Mais même si j'ai depuis abandonné cette façon de tourner, avec des acteurs, un scénario et un budget, je me suis toujours dit qu'un jour peut-être j'y reviendrai. Et j'ai rencontré Vincent, un acteur certes connu, mais avec lequel j'ai eu envie de travailler d'une manière totalement différente. Pour

Pater, rien n'était écrit. On était tous les deux dans une situation tout à fait particulière, où chacun de nous pouvait tenir la caméra.

Avez-vous déjà imaginé revenir un jour à un cinéma plus narratif?

J'ai quand même été formé par le récit, je raconte toujours quelque chose. Irène (un film introspectif où il se souvient de son épouse, décédée accidentellement en 1972, ndlr), c'est une histoire que le cinéma a beaucoup raconté, c'est un thème extrêmement traversé. Même dans Pater il y a une histoire, celle de deux personnes dont l'une est metteur en scène et l'autre acteur, et qui décident de temps en temps d'être président de la République et premier ministre, mais sans oublier qui ils sont vraiment. Vous savez, j'ai été formé par la lecture des Evangiles, où il y a toujours un récit, ainsi que par L'Odyssée d'Homère, où se trouve la base de tous les récits, de tous les romans et de tous les films.

Irène, comme Le Filmeur (2004), est un film très personnel, introspectif. Comment êtes-vous devenu le propre sujet de vos films?

Dans une fiction, vous reproduisez toujours un peu des choses que vous avez vécues. Puis vous vous rapprochez un petit peu plus de la vie plus directe en faisant tourner de jeunes comédiens pas très connus, en vous rapprochant d'eux, en les invitant à écrire pour que ce qu'ils disent. Petit-à-petit, en allant encore plus loin, vous vous retrouvez devant vous-même parce que la seule chose que vous connaissez bien, c'est votre point de vue. Et vous faites des films subjectifs.












Le formidable succès de Thérèse a-t-il changé quelque chose dans votre démarche?

Thérèse a eu un succès mondial grâce à une version doublée en anglais qui est aussi bonne que la version française, d'une perfection absolue. En France, le film a fait un million et demi d'entrées. Ensuite, je suis revenu à des fourchettes allant de 20 à 40'000 entrées. Mais je n'en ai pas souffert, du fait que mes films n'ont jamais perdu d'argent et que je ne dois donc pas un centime au cinéma. Donc rien n'a changé.












Dans Libera me, vous allez encore plus loin dans l'épuration que Thérèse, en montrant que l'on peut se passer totalement de dialogues pour dire quelque chose d'extrêmement fort sur l'oppression et la dictature...

J'ai voulu faire un film sur la souffrance et sur la façon d'on on peut y résister. Sur la manière dont on peut être bourreau, donc faire souffrir, ou être victime. Vu que dans les films où on traitait de cela tous les mots me paraissaient dérisoires, j'ai décidé non pas de supprimer les dialogues, mais de filmer seulement les moments où on ne parlait pas. Dans la vie, même quand vous êtes avec quelqu'un, il y a en effet des moments où vous ne parlez pas. Et c'est encore plus vrai dans un régime totalitaire où on vous coupe la parole, où on vous rend muet. Mais je n'avais pas prévu qu'un film déjà angoissant par son thème le serait encore plus de par l'absence de paroles. Du fait que rien n'est dit ou nommé, Libera me est sur-angoissant.

Dossier 'Canton de Genève'

-  MÉDICAMENT. La gestion grippée des réserves de Tamiflu (15.12.2011)
-  HORLOGERIE. Genève, le temps enfin retrouvé (15.12.2011)
-  LIVRE. Ananda Devi: La rage et le sucre (07.12.2011)
-  IMPOT. «Les banques genevoises auront un énorme problème» (07.12.2011)
-  INTERVIEW. Dans le luxe, Genève ouvre la voie (30.11.2011)
-  NEGOCE. Traders cherchent cash (30.11.2011)
-  CONTRE-TEMPS. Poinçonné (30.11.2011)
-  INITIATIVE. Salaire minimum: vraie chance ou fausse bonne idée? (23.11.2011)
-  Immobilier. Ces appartements vides qui dorment à Genève (16.11.2011)
-  Technologie médicale. T-shirt «intelligent» pour maniacodépressifs (16.11.2011)
-  Reportage. Indignés: durer sans déraper (16.11.2011)

Dossier 'Canton de Vaud'

-  EXPOSITION. Sorcellerie, une odeur de roussi (15.12.2011)
-  URBANISME. Des logements à côté du musée (15.12.2011)
-  DANSE. B & B & B (07.12.2011)
-  INTERVIEW. André Kudelski: "La Suisse ne s'est pas encore réveillée" (23.11.2011)
-  PORTRAIT. Guy Parmelin: le pleutre patelin (23.11.2011)
-  ARCHITECTURE. Centre des congrès: le joyau de l'EPFL (23.11.2011)
-  Tournée mondiale. Les sœurs de la miséricorde (16.11.2011)
-  Spectacle. Montreux Comedy Business (16.11.2011)
-  Terre de fantômes. Ile de Pâques (16.11.2011)
-  Nouvelle formule. «Montres passion», changements à l'heure (16.11.2011)
-  Ernest Biéler. En route vers les sommets (26.10.2011)

Les autres articles de '479 - musique, cinéma & bande dessinée' :**Alain Cavalier, entretien avec un filmeur**

Entretien avec Alain Cavalier à l'occasion de la projection à Lausanne et Genève de «Pater» et «Irène».
06.06.2012 13:14:00 - Par Stéphane Gobbo (479 - musique, cinéma & bande dessinée)

**Nicolas Wadimoff, il était une fois la révolution**

Rencontre cannoise avec Nicolas Wadimoff à l'occasion de la sortie du film «Opération Libertad».
31.05.2012 10:15:00 - Par Stéphane Gobbo (479 - musique, cinéma & bande dessinée)

**Pérégrinations cannoises (10)**

Cannes 2012: le journal de bord d'un journaliste.
27.05.2012 22:28:00 - Par Stéphane Gobbo (479 - musique, cinéma & bande dessinée)

Pérégrinations cannoises (9)

Cannes 2012: le journal de bord d'un journaliste.
27.05.2012 10:52:00 - Par Stéphane Gobbo (479 - musique, cinéma & bande dessinée)



[Voir les autres articles de ce blog](#)